

Poètes et sportifs: l'expérience commune du sublime

Pendant les années 1840-70, les Anglais, habitués à inventer les sports organisés, ont ajouté l'alpinisme à leurs séries d'inventions – mais il y avait toujours un lien avec l'esthétique du sublime. Ainsi Edward Whymper, illustrateur par profession et admirateur de Turner, vécut en 1865 «son heure bourrée de vie glorieuse» au sommet du Cervin, peu avant la chute tragique qui tua quatre de ses compagnons. La notoriété de son expédition, et l'idée du danger, accrût encore l'intérêt porté aux Alpes et à leur potentiel sportif.

Le 25 mai 1895, Oscar Wilde fut condamné à deux ans de travaux forcés. Bien qu'il vécût encore cinq années, cette condamnation sonna son glas. Les travaux forcés l'affaiblirent, et il ne récupéra jamais vraiment. Pourquoi cette peine particulièrement lourde fut-elle imposée à quelqu'un de la réputation de Wilde?

Une partie de la réponse réside dans l'homme qui condamna Wilde: Alfred Wills. Nommé juge de la cour suprême en 1884, Wills jouissait d'un grand respect au barreau. Mais il était célèbre pour un autre exploit: en septembre 1854, lors de sa lune de miel, il avait été, comme il pensait à l'époque, le premier à gravir le Wetterhorn, un sommet de l'Oberland bernois (en fait il s'agissait de sa quatrième ascension). L'année suivante,

1855, Wills publia un livre sur cette ascension ainsi que d'autres qu'il avait effectuées: *Wanderings Among the High Alps*. C'était là un ouvrage qui, pour la première fois, présentait l'alpinisme non pas comme une dimension de la recherche scientifique mais comme un sport. L'alpinisme devint alors une opportunité pour l'aventure et, ainsi, une fin en soi. Les Anglais avaient déjà inventé les sports organisés de toute sorte (le cricket, le football, le rugby, le golf, le tennis), et voilà qu'ils introduisaient maintenant l'ascension avec guide. Le livre de Wills connut un large succès, et il marqua une étape capitale dans la colonisation indirecte des Alpes par les Anglais pendant le 19^e siècle. Wills était en fait le type de ces «Chrétiens musclés» si caractéristiques de l'attitude victorienne. Financièrement, il était aisé, étant donné ses origines et sa profession bourgeoises, et son activité peu éreintante lui offrait du temps libre pour grimper et mettre par écrit ses ascensions. Une des raisons derrière la sentence de Wilde, donc, résidait dans le profond gouffre qui s'était ouvert dans la société anglaise: d'un côté, une élite artistique, et de l'autre, une classe moyenne active physiquement. Et dans cette dernière se trouvait un juge qui avait très peu de sympathie pour des styles de vie d'un autre ordre.

Toutefois, ces deux attitudes sont moins opposées qu'il n'y paraît. L'année suivante, 1856, vit la publication d'un livre qui allait avoir une influence encore plus grande que les *Wanderings* de Wills: le quatrième volume des *Modern Painters* de John Ruskin, «Of Mountain Beauty». Dans ces pages d'anthologie, il cherchait à expliquer la sublimité des sommets alpins, même si, comme son prédécesseur Rousseau, il préférait les «admirer d'en dessous». Suivant consciencieusement les traces des poètes Wordsworth, Shelley et Byron, mais par-dessus tout le peintre Turner, Ruskin avait depuis longtemps été attiré par les montagnes, ainsi qu'en attestent les premiers volumes. Mais ce

fut ce quatrième opus qui, comme Arnold Lunn, grand entrepreneur du tourisme, allait déclarer plus tard, devint «la première ... apologie rationnelle du culte des montagnes». Ce fut dans cet ouvrage que Ruskin formula la célèbre description des montagnes comme «ces grandes cathédrales de la terre».

La vulgarisation des Alpes

Beaucoup d'autres livres sur les Alpes parurent à cette époque, mais ce furent ces deux, publiés à un intervalle si proche, qui vinrent à représenter le plus clairement les deux tendances majeures qui, dans la culture anglaise, allaient mener à la popularisation et à la vulgarisation des Alpes. Ruskin lui-même se plaignit de cela: il estimait que ces tendances attiraient des masses insensibles à «certaines vérités et dignités auxquelles on doit la création des monastères bénédictins et cartusiens dans le délicat air des Alpes» (il avait en tête le St-Bernard et la Grande Chartreuse), et ces tendances séduisaient en particulier des gens comme Alfred Wills, qui «avaient pour habitude de regarder les montagnes principalement comme des lieux d'exercice physique».

Néanmoins, le 22 décembre de l'année suivante, 1857, vit la création du club alpin anglais, avec Alfred Wills parmi ses membres fondateurs. Quelques années plus tard, Ruskin aussi rejoignit le cercle. Car si les vues et parfois les opinions politiques des membres divergeaient, ils avaient aussi beaucoup en commun. La plupart étaient des diplômés d'Oxford et Cambridge (seul Wills était titulaire d'un diplôme du «University College» de Londres), et ils avaient des activités professionnelles lucratives ou ne connaissaient du moins pas de soucis financiers. Mais par-dessus tout, ils partageaient ce nouvel enthousiasme pour les Alpes, un enthousiasme dont l'un des membres allait profiter plus que tous les autres: John Murray, l'auteur et éditeur du *Handbook to Switzerland, Savoy and Piedmont* (1838), alors déjà dans sa troisième édition. Ce livre était rapidement devenu le guide pour les touristes anglais et, avec son rival, l'allemand Baedeker, il allait jouer un rôle décisif dans l'invention de cette nouvelle classe de gens que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de «touristes».

Il convient de souligner que ce John Murray était le fils du Murray plus connu en tant qu'éditeur de Byron. Car ce fut bien le livre trois de *Childe Harold's Pilgrimage* qui fit plus que n'importe quel ouvrage anglais pour établir les Alpes comme un terrain de visite et d'admiration. En fait, à cet égard, seule La Nouvelle Héloïse de Rousseau avait connu un impact plus grand à travers l'Europe. Et comme c'était principalement aux Anglais prospères que les Alpes devaient leur popularité, ce lien commercial entre les poètes romantiques anglais et leurs successeurs et imitateurs victoriens devint un lien vital pour la Suisse et des pays avoisinants. Ce fut d'ailleurs Murray qui inventa pratiquement le langage guindé et plat du guide touristique, et

par là-même révéla à des gens comme Alfred Wills les envolées sentimentales du héros Byronien qui déclarait, «Pour moi, les hautes montagnes sont un sentiment».

Deux conceptions opposées

On le voit, il y avait déjà un lien direct entre deux attitudes apparemment distinctes face aux Alpes: celle des poètes et celle des sportifs. Ce lien était entretenu par l'expérience commune du sublime, par la quête du frisson du danger. Mais comment est-ce que l'admiration distante des poètes en vint à générer l'amour de l'aventure dangereuse? Pour comprendre cet état d'esprit, il faut se pencher sur l'époque où les Anglais commencèrent à arriver dans les Alpes, une arrivée facilitée par l'émergence du chemin de fer, des vacances payées, et la croissance d'une bourgeoisie relativement aisée. Tous ces voyageurs avaient à l'esprit les poèmes romantiques anglais, et même le *Frankenstein* de Mary Shelley, et leur expression du sublime alpin. Mais, une génération après ces oeuvres, nombre de ces visiteurs ressentirent que le seul regard ne suffisait plus à produire l'expérience du sublime. Pour que l'émotion du sublime puisse être ressentie, il devint nécessaire d'approcher la source du danger de plus près.

Certains voyageurs conclurent donc qu'il fallait s'exposer à de plus grands risques. De nos jours, on retrouve la même envie d'augmenter le risque dans des disciplines de plus en plus extrêmes visant à profiter le plus intensément possible du paysage alpin: on pense notamment au «base jumping» et au ski extrême. On songera aussi à des innovations qui cherchent à exalter, de manière plus ou moins périlleuse, les dimensions individualiste, libertaire et existentielle du Romantisme et du sublime: le ski et la grimpe freestyle, et le snowboard. On le voit, ce besoin d'affirmation individuelle, propre au sublime, demeure d'actualité.

Une partie de cette surenchère dans la prise de risque était autrefois déguisée sous le manteau de l'enquête scientifique. En 1741 déjà, les voyageurs anglais dans les Alpes avaient précédé le genevois Horace de Saussure dans ses célèbres enquêtes botaniques des années 1760. Ils étaient à la recherche de plantes, certes, mais aussi d'un sentiment religieux d'émerveillement. Les scènes alpines les plus spectaculaires, selon Sir Richard Colt Horace, en 1786, avaient le pouvoir d'«émerveiller un athée jusqu'à la foi». La Révolution française et les

guerres napoléoniennes interrompirent ce développement, mais aux termes de ces conflits, le sentiment d'émerveillement s'intensifia jusqu'à se transformer en la quête du danger, une quête qui allait accroître de manière spectaculaire l'intérêt populaire pour les sports d'hiver.

Imprésarios alpins

La trajectoire du père de l'alpinisme anglais, James David Forbes, illustre clairement ce tournant capital dans l'approche des sports alpins. Né en 1809, membre de la petite aristocratie, fils d'un amour de jeunesse de Sir Walter Scott, la constitution fragile de Forbes le poussa à devenir un éminent scientifique à l'Université d'Edinburgh – et à étudier les glaciers. Son enthousiasme lui fit oublier sa santé, laquelle s'améliora par ailleurs rapidement. En 1841, il rencontra Louis Agassiz et, escaladant la Jungfrau, Forbes développa un goût pour la haute altitude. Il revint une année plus tard, en 1842, et inaugura la spectaculaire route reliant Chamonix à Zermatt, gravissant le Stockhorn en chemin. Ainsi, de manière mémorable, il surmonta sa constitution réputée fragile et devint un exemple à suivre quand l'air frais des Alpes devint une attraction importante. Le livre de Forbes, *Travels Through the Alps* (1843), encouragea un grand nombre à publier leurs propres ouvrages scientifiques – mais avec des aspects sportifs modestement signalés.

En 1851, l'année de l'Exposition Universelle, pendant laquelle la Grande-Bretagne se présenta au monde comme la nation industrielle et commerciale la plus avancée, un homme d'un nom quelconque, Albert Smith, surgit: il allait devenir l'imprésario alpin de la classe moyenne anglaise. Lors du mois d'août particulièrement chaud de 1851, il monta une expédition pour gravir le Mont Blanc. Il équipa son expédition avec soixante bouteilles de vin, plus six bouteilles de Bordeaux de choix, dix de Bourgogne, et maintes autres délicatesses, parmi lesquelles quatre paquets de pruneaux et une bouteille de sirop de framboise. Bien qu'il fût au bord de l'épuisement quand ils atteignirent le sommet, il parvint à se réanimer suffisamment pour célébrer et profiter des vins délicats et volailles que ses porteurs avaient difficilement hissés jusqu'au sommet. Ruskin se trouva être à Chamonix au moment où Smith descendait, et le critique ne fut pas impressionné par la vulgarité de l'alpiniste. Qu'importe: les exhibitions que Smith mit sur place de retour à Londres – chiens St-Bernard, deux chamois, des servantes en costumes traditionnels bernois – introduisirent l'expérience alpine auprès d'un public bien plus nombreux et suscitèrent pour la première fois un appétit pour les montagnes qui dépassait l'étroite élite scientifique et littéraire.

Bientôt suivit la célèbre ascension du Wetterhorn par Alfred Wills, en 1854. Cette escalade amena l'alpiniste face à face avec ce qui deviendrait plus tard le sublime du sport – où l'on

reconnaît, au moment où Wills contemple la vue depuis le sommet, le chevauchement du danger et de l'admiration propre au sublime. Pour la première fois, dans ce livre publié en 1855, alors que la guerre de Crimée faisait rage, l'escalade était présentée comme une opportunité pour l'aventure plutôt qu'une enquête scientifique.

John Ball était un autre scientifique passionné par le monde alpin, mais cette passion se traduisit de manière moins extravagante que chez Wills. Le livre de Ball, paru entre 1863-68, était explicitement intitulé *The Alpine Guide*, et il était organisé de sorte à ce que les alpinistes trouvent leurs propres routes. C'était une compilation très complète de marches exigeantes, randonnées, escalades et autres ascensions. Parmi ces itinéraires figurait la découverte, par Ball, de la route de Zermatt à Gressonay, dans le Piémont, alors sous domination sarde. Ball remarqua que les indigènes ne savaient pratiquement rien des cols environnants; la plupart des paysans préféreraient rester dans les vallées où ils avaient grandi et vivaient encore (voilà qui aurait «surpris ceux qui ne savent pas à quel point notre connaissance des Alpes a grandement augmenté depuis 1845»). Cependant, lorsque Ball entama son expédition, toute la population de Zermatt l'acclama, et il réalisa que la raison de l'enthousiasme des villageois n'était pas à chercher dans l'intérêt scientifique ni le désir d'une connexion rapprochée avec leurs cousins de Gressonay, mais plutôt dans l'espoir d'un libre-échange avec le Piémont sans l'irruption des «douaniers» de sa Majesté sarde.

Sublime esthétique et sportif

Dans le sillage de ces aventuriers surgit Edward Whymper, et la notoriété de la fin tragique de son expédition accrut encore l'intérêt porté aux Alpes et à leur potentiel sportif. Le 14 juillet 1865, Whymper vécut «son heure bourrée de vie glorieuse» au sommet du Cervin, peu avant la chute tragique qui tua quatre de ses compagnons. Le récit de ses tentatives d'ascension du Cervin occupe la plus grande partie de son livre, *Scrambles amongst the Alps* (1871), illustré par Whymper lui-même. L'incident hanta Whymper: «Chaque nuit, vous comprenez, je vois mes camarades du Cervin glisser sur leur dos, les bras écartés, l'un après l'autre, dans un ordre parfait à égale distance (...) Oui, je les verrai toujours...»

Whymper naquit à Londres en 1840 et ambitionna de devenir un explorateur de l'Arctique dès son jeune âge. A cet égard, et de nombreux autres, il était un produit typique du grand Âge impérial victorien. Alors qu'il travaillait comme illustrateur et graveur sur bois, il reçut, en 1860, la commande d'une série d'esquisses des Alpes, un sujet très populaire à l'époque. En fait l'art de l'illustration lui-même était une profession qui tirait bien profit de l'intérêt grandissant pour les Alpes. Les illustrateurs réagissaient, dans leur monde professionnel, à la manière dont les grands peintres de l'époque (en Angleterre, principalement John Martin et le Turner qui inspira Ruskin) étaient en train de former les goûts d'une génération. Whym-

Neil Forsyth est professeur de littérature anglaise à l'Université de Lausanne. Il a mené une recherche sur l'histoire de l'alpinisme en Suisse.

Romantiker und Sportbegeisterte

Die Ästhetik und die Wildheit der Berge und damit die Herausforderung, sie zu beschreiben bzw. zu bezwingen, sind die beiden Gründe, weshalb die Alpen auf britische Touristen eine solche Faszination ausübten. Die unterschiedlichen Zugänge von Exponenten wie Alfred Wills und John Ruskin prägten die Sicht auf den Alpinismus: auf der einen Seite der Literat, der von der Erhabenheit der Berge erfasst war, auf der andern Seite der Sportler, der die Erklommung der Berggipfel als körperliche Leistung zum Ziel hatte. Die Engländer, die zwischen 1840 und 1870 dazu beitrugen, eine ganze Reihe von Sportarten zu etablieren, waren es auch, die den Alpinismus in der Schweiz begründeten. Bemerkenswert ist, dass neben der sportlichen Leistung immer auch der Aspekt der Schönheit der Natur und der Bewegung zählte. Die «Stunden, erfüllt von glorreichem Leben», die der Illustrator Edward Whymper beim Aufstieg auf das Matterhorn kurz vor dem tragischen Absturz von vier Begleitern erlebte, ist symptomatisch für diese Verknüpfung von Ästhetik und sportlicher Herausforderung. Dieser doppelte Blick auf die Berge klingt bis heute nach und trägt zur Attraktivität des Alpinismus bei.

per alors découvert le monde de l'escalade et ainsi, à travers la renommée internationale de son expédition tragique au sommet étincelant du Cervin, le monde de l'illustration s'ouvrit sur un monde différent et bien plus excitant: celui de la haute aventure. Et de fait Turner était bien l'inspiration principale derrière les oeuvres qui amenèrent tant d'autres touristes et alpinistes dans les Alpes, si timides ou aventureux fussent-ils.

Ainsi les fils qui unissent les deux sources de l'attrait de la Suisse en l'Angleterre et ainsi dans le monde entier – le sublime esthétique et sportif – ne peuvent pas être totalement démêlés. Cependant la divergence entre des hommes comme Wills et Ruskin est importante et représentative: les «sentiments» du robuste alpiniste et de l'homme de lettres étaient radicalement différents, et ce fut ce fossé s'étirant entre les deux qui allait caractériser une grande partie du 19e siècle, et amener un Oscar Wilde à être condamné par un homme qui ne pouvait pas le comprendre – et qui était persuadé que l'activité physique de la punition «ferait du bien» à l'écrivain.